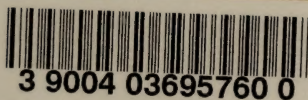
La Passion
de l'âme de notre-Seigneur



MGR J.-M. EMARD.

LA PASSION

de l'âme de Notre-Seigneur



(MÉDITATION SACERDOTALE)

Dolores nostros ipse portavit.
Jésus-Christ a porté le poids de toutes nos douleurs.

VALLEYFIELD,
Bureaux de la Chancellerie
1916.

LA PASSION

de l'âme de Notre-Seigneur

(MÉDITATION SACERDOTALE)

Dolores nostros ipse portavit.
Jésus-Christ a porté le poids
de toutes nos douleurs.

(*Is.* 53, 4)

Oh mystère insondable ! Un Dieu est mort pour nous. Un Dieu fait homme a livré son humanité en victime d'expiation à la justice divine et a fait peser sur elle le fardeau de toutes les iniquités. Cette expiation s'est faite par la souffrance et par la mort afin de nous épargner à nous-mêmes la mort spirituelle et l'éternelle souffrance.

Jésus-Christ, ce Dieu homme, avait prévu et prédit jusque dans ses moindres détails le drame affreux de sa passion. Sa parole était venue s'ajouter à la parole des prophètes qui avaient, de longs siècles à l'avance, dépeint les abaissements infinis et les tortures sans nom de Celui qui devait ainsi racheter l'humanité.

L'Esprit-Saint nous donne le récit non moins complet de ces outrages et de ces douleurs atroces infligés à Jésus, et qui se consomment sur la croix par la mort la plus cruelle.

Tout ce que l'enfer peut inventer de supplices, la méchanceté humaine s'en est servie avec le rafinement le plus barbare. Insultes, blasphèmes, accusations mensongères, moqueries, soufflets et crachats, toutes les humiliations réunies ont servi comme de prélude au déchirement de ses membres: chargé de chaînes, flagellé comme un vil esclave, couronné d'épines, cloué à sa croix, les pieds et les mains transpercés, livré à une agonie de trois heures, il expire en donnant la dernière goutte de son sang. Les sarcasmes d'un peuple en délire continuent de s'abattre sur Jésus dont le corps n'est qu'une plaie, et qui présente à son Père et au monde le spectacle affreux de l'homme réduit, dans toutes les fibres de son âme aussi bien que dans toutes les moëlles de ses os, à l'état pitoyable qui était la conséquence de nos crimes et l'effet de la colère implacable de Dieu.

Toutes ses douleurs extérieures nous sont assez connues et la vue de la croix nous en rappelle à tous, spécialement en ce jour, la terrifiante mémoire. Aussi pouvons-nous nous contenter en ce moment de ce souvenir qui hante toutes les âmes chrétiennes.

Notre dessein est d'entrer plus avant dans le cœur sacré de notre Sauveur et, par une contemplation plus élevée et plus profonde tout à la fois, de chercher à comprendre ce qu'a été la passion intime de Jésus, ce qu'il a pu éprouver dans ses affections, alors que, à chaque pas, il se trouve en présence de ceux qui, sans le tourmenter dans sa chair, lui font éprouver dans la partie la plus délicate et la plus sensible de son être, des afflictions incomparablement plus grandes.

Et c'est peut-être par là que nous sentirons davantage combien Jésus nous a aimés pour avoir porté à ce point sa douleur, et pour avoir ainsi ouvert son âme aussi bien que présenté ses membres à l'immolation totale, sans réserve, qui concentre en lui toute la somme de l'expiation due à son Père par l'humanité tout entière.

Jésus n'était pas seulement par ses perfections visibles le plus beau des enfants des hommes, son âme si pure et si sainte possédait, au degré le plus éminent, toute la faculté de perception et toute la puissance de sensibilité pouvant lui permettre de comprendre, dans

toute leur vérité les causes intimes, et d'éprouver dans toute leur réalité le caractère et les motifs des angoisses qui ne cessèrent un instant de l'étreindre.

***

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Au jardin des Olives, il est saisi d'effroi et de dégoût. La tristesse et l'ennui l'envahissent. Il a la claire vue de tout ce qui se prépare contre lui. Il accepte le calice d'une amertume sans nom et qu'il doit boire jusqu'à la lie. Toute consolation lui est retirée, c'est une véritable agonie, son cœur déborde, des sueurs de sang l'inondent et coulent jusqu'à terre. Si un ange du ciel lui apparait et le fortifie, c'est afin de le rendre capable de porter une douleur qui dépasse les limites de la puissance humaine. Où trouvera-t-il une consolation dans cet effroyable abattement ? Ses disciples les plus chers sommeillent et dorment malgré ses instances et ses reproches. Pourtant, il vient de les consacrer prêtres. Ils avaient promis de le suivre partout, et s'étaient déclarés capables et prêts de vider avec lui le même Calice... Et à côté de Jésus abimé dans l'amertume et l'abandon, eux se sont endormis. C'est la passion de l'âme qui est commencée pour Jésus et trois de ses apôtres, les plus favorisés, en sont les premiers instruments.

Mon Père ! s'il est possible, que ce Calice s'éloigne de moi !

*
* *

Celui qui doit me trahir approche.

Mais voici quelque chose de plus affreux. A la tête d'une troupe de soldats et de valets, avec des lanternes, des torches, et des armes, Judas s'avance, il s'approche de Jésus: Salut Maître, lui dit-il, et il l'embrasse. Ami, lui dit Jésus, qu'es-tu venu faire ? Tu trahis le fils de l'homme par un baiser.

Judas, c'est encore un intime, un disciple, un confident. Tout à l'heure il était au cénacle, il se laissait laver les pieds par Jésus. Il communiait à son corps et à son sang. Il était lui aussi ordonné prêtre. Déjà il avait vendu son Maître, maintenant il le livre. Judas c'est l'avarice, la jalousie, l'hypocrisie. Judas c'est le sacrilège, l'apostasie, la trahison, tout à l'heure ce sera le désespoir ; mais malgré tout Jésus l'avait aimé, il l'aime encore, il l'appelle son ami, il reçoit son baiser. Sa parole est tendre, son affection suppliante, mais le cœur endurci de Judas résiste à tout, et le poignard de la trahison est plongé par lui dans le cœur de Jésus, c'est la passion de l'âme qui continue.

*
* *

Non ! je ne connais pas cet homme-là !

Plus tard chez le grand prêtre Caïphe, une foule qui blasphème entoure le Sauveur. Pierre qui dormait au jardin, au lieu de prier, s'est joint à la multitude, une servante l'aperçoit, elle croit le reconnaître: Tu étais avec Jésus de Galilée. Pierre le nia devant tout le monde: Femme, je ne le connais pas. Je ne sais, je ne puis comprendre ce que tu dis. Le voici inquiet, cherchant à s'esquiver ; à d'autres qui l'interrogent il répond une seconde fois dans les mêmes termes. Mais ton langage te trahit, lui dit-on. Est-ce qu'on ne t'a pas vu dans le jardin avec lui ? Non, non, je ne connais pas cet homme là, je ne sais ce que vous voulez dire.

Jésus, à qui rien ne pouvait échapper, entendit ces paroles. Pierre qui avait jadis confessé sa divinité et reçu ses promesses les plus glorieuses, Pierre qui dans sa foi bruyante avait voulu se dérober à l'humilité de son Maître, Pierre qui se croyait plus ferme et meilleur que tous les autres, et qui avec jurement avait promis de ne jamais abandonner Jésus, quand il serait seul à le soutenir, Pierre qui vient de tirer l'épée pour défendre son Maître, ce même Pierre, effrayé à la voix d'une femme, renie Jésus et déclare ne point le connaître, ne l'avoir jamais fréquenté, lui être absolument étranger. Conçoit-on combien cette conduite du futur chef de ses apôtres fut sensible à Notre-Seigneur.

Cependant Jésus passe. Il s'applique ici à lui-même le précepte qu'il avait naguère formulé pour ses prêtres. Avant de monter au Calvaire où il doit s'offrir en victime sur l'autel de la Croix, il porte dans l'âme de celui qui vient de l'offenser si gravement, le pardon sans attendre la supplication ou les excuses du coupable ; il n'attend point que Pierre marque son repentir et demande pardon, il a pitié de la gêne qui sans doute empêche son disciple de parler, il arrête sur lui son regard. Les yeux du disciple renégat rencontrent ceux de son Maître. Il peut y lire le reproche sans doute, la douleur en même temps que la sévérité, il y aperçoit surtout une infinie miséricorde, et cette bonté provoque la confiance avec le repentir, et Pierre verse des larmes amères qui augmentent encore la passion de l'âme de Jésus.

***

Je suis innocent du sang de ce juste, vous en répondrez.

Voici le Sauveur au prétoire devant Pilate.

Pilate, oh ! nous le connaissons bien. C'est le gouverneur de la Judée. C'est le premier citoyen. Sa charge, ses fonctions, son influence, ses relations, tout contribue à le mettre en relief, comme le personnage le plus important, mais aussi à faire peser sur ses

épaules, le fardeau des plus lourdes responsabilités. Il connaît son devoir et l'étendue de son autorité. Il voudrait être juste, sauver de la mort Celui dont il est forcé de reconnaître l'innocence, il ne trouve en lui aucun sujet de condamnation, mais on le menace de perdre sa place, et le peuple voyant ses hésitations et sa faiblesse augmente d'arrogance et réclame contre Jésus une sentence de mort.

L'instinct de la justice demeure, mais Pilate placé entre son intérêt et son devoir, cherche de vains subterfuges pour les concilier si c'était possible. L'avertissement de sa femme reste sans effet. La libération de Barrabas n'apaise point la foule. La flagellation du Sauveur, sa couronne d'épines, son ignoble manteau de pourpre ne font qu'exciter sa fureur, et Pilate ne décide encore rien. Par la douceur de ses réponses, Jésus l'impressionne évidemment. Ce dépositaire de l'autorité, ce magistrat responsable de l'ordre public, va-t-il enfin par un acte énergique faire justice et délivrer le Sauveur ? Oh non ! la politique l'emporte et Ponce Pilate lave ses mains devant le peuple en disant : Je suis innocent du sang de ce juste vous en répondrez. Mais vaine tentative. C'est devant lui et par lui que Jésus aura subi ce qu'il y a de plus dur peut-être dans la vie sociale, se savoir victime de la lâcheté et, par le fait même, de l'injustice de ceux qui ont tout à la fois le droit, et le pouvoir de protéger l'innocence et de proclamer la vertu.

C'est toujours pour Jésus la passion de son âme. Comme elle durera longtemps cette injure particulière. Dans la suite des siècles et jusqu'à la fin des temps, les chrétiens rediront tous les jours la parole vengeresse: a souffert sous Ponce Pilate. Et cette parole servira à dénoncer toujours et partout les Pilate quels qu'ils soient qui, dans l'administration de la chose publique, en dépit de tous les avertissements, n'osent jamais porter le courage jusqu'au point de maintenir la justice et le bon ordre, même au détriment de quelque vulgaire intérêt, et malgré la poussée de la clameur populaire.

*
* *

J'ai soif.

Jésus est crucifié entre deux voleurs. Il a été mis, dit l'Ecriture, au rang des scélérats. Au-dessus de sa tête est l'inscription: Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. A ses pieds on s'est partagé ses vêtements, sa tunique a été tirée au sort. Ce prêtre souverain éprouve les tourments de la soif, la soif brûlante des âmes.

On l'abreuve du fiel de l'ingratitude, et du vinaigre de l'indifférence, plus encore des moqueries et des sarcasmes de l'impiété. Les deux criminels à ses côtés lui lancent les mêmes blasphèmes. L'un se convertit cependant, et Jésus agonisant oublie sa souffrance pour lui promettre le paradis.

Le cœur de Jésus palpite toujours pour ceux qui l'insultent, il implore le pardon de son Père qu'il achète au prix de son sang.

***

Femme, voilà votre Fils ; voilà votre Mère !

Puis des hauteurs du gibet, ses regards s'abaissent sur Marie sa mère, debout au pied de la croix. Qui pourrait, avec une langue assez sainte et sublime, décrire ce qui se passe à la fois dans le cœur du Fils et dans celui de la mère ! Jamais deux âmes ne furent mieux faites pour savourer ensemble les mêmes douleurs.

Un glaive transpercera votre âme, avait dit à Marie le vieillard Siméon. Et elle avait vécu dans l'attente douloureuse de ces heures lugubres et divines durant lesquelles, ressentant en elle-même le contre coup de toutes les souffrances de son enfant, elle lui serait une source à tout instant renouvelée d'afflictions nouvelles, et de plus cruelles tortures.

Une mère penchée sur son enfant qui souffre endure plus que lui la douleur. Marie est la mère la plus parfaite, parce qu'elle est la plus sainte. Elle compte chaque goutte du sang de son Fils, chaque battement de son cœur, chaque mouvement de ses lèvres.

Elle contemple ses plaies, elle suit la marche lente de la vie qui s'écoule, de la mort qui s'approche. Tout son amour est en œuvre pour rappeler toutes les douleurs de sa vie, toutes ses angoisses ; elles revivent toutes à la fois, et de son cœur transpercé montent vers l'âme de son Fils les flammes ardentes qui le brûlent, le tourmentent, le déchirent, et reviennent comme à leur foyer dans le cœur de la mère qui souffre toujours davantage.

Deux foyers qui se renvoient à l'infini des rayons toujours plus ardents, et la compassion de la Sainte Vierge est l'instrument merveilleux qui accentue la passion de l'âme de Jésus.

Aussi on dirait que, à bout de force par l'intensité de l'amour qui le consume, Jésus veut dans son extrême douleur se donner à lui-même et accorder à sa mère par son prêtre bien aimé, toute la consolation possible : Femme voilà votre fils, voilà votre mère.

***

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avvez-vous abandonné !

Jésus a-t-il assez souffert ? Couvert d'ignominies, épuisé dans son corps par la perte de son sang qui coule de toutes ses plaies, torturé dans son cœur par

tous les déchirements de l'amour, a-t-il atteint le degré suprême de la douleur, et la passion de son âme est-elle complète ? Oh non, loin de là. Il doit vider le calice jusqu'à la lie. Cette lie ne viendra pas des créatures. Elle sera versée par la justice infinie d'un Dieu qui exige le châtiment absolu de Celui qui seul peut l'offrir dans toute sa perfection.

Au moment de mourir dans les affres de la plus cruelle des agonies, Jésus adresse à son Père le cri déchirant de la désolation: Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Dans les épreuves les plus douloureuses, alors que l'homme troublé, bouleversé jusque dans le fond de son être, ne voit autour de lui que ténèbres et tristesses, quand tout le monde le repousse avec dédain et sans pitié, il lui reste quand même la ressource d'une conscience qui le console par le calme de sa sécurité, ou le soutient même par la satisfaction du remords. Et surtout il peut, privé de toute consolation humaine, se tourner vers Dieu et jeter en lui une espérance qui ne trompe jamais.

Mais pour le Sauveur sur la croix, il est devenu l'iniquité elle-même, puisqu'il porte tous les péchés, toutes les offenses de l'humanité ; et devant son Père il disparait avec sa sainteté et son amour, pour ne laisser voir que le crime et la peine à subir. Il n'a donc rien à attendre que justice implacable et délaissement cruel.

Et pourtant c'est le Père qui jadis mettait ses complaisances dans le Fils bien-aimé. C'est lui dont Jésus a voulu en toute chose faire la volonté, c'est lui dont le Sauveur avait enseigné à tous les bontés prévoyantes, et vers qui il avait ramené la confiance humaine par la prière filiale. C'est à lui que tout à l'heure au cénacle il adressait un chant d'amour, et pour qui il voulait conquérir l'humanité. A l'instant même, il vient de supplier son Père, et de demander le pardon pour les bourreaux qui le tourmentent. Et maintenant tout est changé ; tout semble évanoui des tendresses divines.

Le Fils ne voit pas s'ouvrir les bras paternels, il faudra qu'il meure sans avoir senti les douceurs du pardon, ni les joies de la réconciliation, puisque c'est l'acte même de la mort qui la fera s'opérer: Mon Dieu pourquoi m'avez-vous donc abandonné.

*
* *

Tout est consommé.

Cherchons s'il s'est jamais trouvé quelque chose dans l'histoire des douleurs humaines, et jusque dans la passion de Jésus qui les résume toutes, qui puisse être comparé à cet état de l'âme de Jésus, ainsi privée de la seule consolation qui lui apporterait quelque soulagement.

Que sont les peines, les tourments de toute nature qui peuvent lui venir des êtres qui l'entourent, et sur lesquels il lui suffirait d'un regard pour les terrasser et les anéantir.

De ces afflictions extérieures ou même intimes qui sont l'effet de la haîne ou de l'amour des hommes, il a pu lui-même fixer librement la mesure. Il est vrai que cette mesure dépasse tout ce qu'une âme humaine aurait jamais pu concevoir. Mais pour l'affliction qui lui vient de son Père, exerçant sur lui sa pleine justice pour le châtiment de l'humanité, dont il porte tous les crimes et par conséquent, dont il porte aussi toutes les douleurs qu'elle a méritées, cette affliction l'enveloppe comme un vêtement dont il ne peut se dégager et qui, par le caractère épouvantable de son action sur le cœur de Jésus, a pu être prédite par les prophètes comme une malédiction. Et c'est là le dernier mot de la passion de l'âme de Jésus, qu'il remet ainsi broyée entre les mains de son Père.

***

Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.

Jésus meurt. Justice est faite dans le ciel. Sur terre au milieu d'épaisses ténèbres des prodiges éclatants annoncent au monde son salut. Le voile du temple se déchire, la terre tremble, les rochers se fendent, les

sépulcres s'ouvrent, les morts ressuscitent et apparaissent à un grand nombre.

Des hauteurs du Calvaire redescend la multitude humaine qui va se partageant par tous les chemins, chacun emportant dans son cœur et suivant ses dispositions intimes, le sentiment d'amour ou de haine à l'égard de Celui qui, victime de la haine, vient de mourir par amour. Cet homme était vraiment le Fils de Dieu, disent les uns ; cet homme était un séducteur, disent les autres. Et Pilate: ceci ne me regarde plus. Entourez son sépulcre comme il vous plaira. Et il en sera ainsi dans la suite des temps, jusqu'à la consommation des siècles.

A choisir maintenant, puisqu'il y aura toujours des traîtres, des renégats, des lâches, il y aura toujours des damnés. Et c'était bien cette prévision qui tourmentait surtout l'âme du Christ venu pour sauver tous les hommes. Mais il y aura toujours aussi les retours du repentir, la compassion dans les larmes, la fidélité dans les promesses, la constance dans la foi, la générosité dans le sacrifice. En un mot, il y aura toujours des âmes, dont l'amour sera pour Jésus la consolation la plus douce qui puisse lui être offerte en ce monde, et pour elles-mêmes le gage de leur salut.

Nous vous adorons, Jésus, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix !